

Abdallah Harzenni

Sociologue marocain, professeur à la retraite à l'Institut Agronomique et Vétérinaire (IAV) à Rabat

Février 2022

Habib - D'abord bonjour si Abdallah et merci beaucoup pour l'accueil.

Abdallah - Merci pour l'invitation.

Habib - Nous, on se connaît, plus ou moins, mais ce travail est destiné à des gens, à un public large qui ne te connaît pas forcément, donc, est-ce que tu peux te présenter de la manière que tu souhaites.

Abdallah - Oui, je m'appelle Abdallah Harzenni, tu l'as dit, je suis sociologue, j'ai commencé ma vie active en 1970, 71 à peu près.

Habib - Si Abdallah, tu es né où ? Et dans quel genre de famille ?

Abdallah - Alors, je suis né dans une famille de paysans, dans la province d'Azilal, la commune de Tenant. J'ai vécu sur place pendant deux, trois ans. Mes parents ont émigré et je suis devenu donc plus ou moins citadin, avec des passages par plusieurs villes parce que mon père était dans les forces auxiliaires, il avait quitté le bled bien avant ma naissance, s'était engagé dans l'armée. Il est revenu ensuite au bled, il était en mésentente avec ses frères et il est parti, c'est comme ça que nous avons quitté, donc, le bled, et depuis ce temps-là, on a traîné dans plusieurs villes au Maroc.

Habib - Et la maman elle n'avait pas de travail particulier ?

Abdallah - Non, c'était une femme au foyer, également originaire de la même zone, et c'était une femme au foyer.

Habib - Tu es fils unique ?

Abdallah - Non, nous étions neuf dans la famille, neuf enfants, et je suis le premier cadet, après mon frère aîné et ma sœur aînée. Mais au total nous étions neuf.

Habib - Et l'éducation à la maison, c'était quel genre d'éducation que tu as reçu chez toi, dans la famille ?

Abdallah - Alors, c'était, disons, une éducation de type traditionnel, dans l'ensemble. Mon père était assez autoritaire en tant que chef de famille et j'ai vécu, disons, sous cette autorité, mais difficilement, parce que je ne l'acceptais pas facilement parce qu'il avait effectivement un comportement de type plutôt autoritaire. Dans certains cas, il n'avait pas tort, parce que, comme on dit, il y avait quelques bêtises. Sinon, ce qui était assez curieux, c'est que je n'ai passé dans la mosquée que quelques semaines, on était vraiment libres sur ce plan-là.

Habib - Il y avait des livres à la maison ?

Abdallah - Oui, il y avait des livres, parce qu'il y avait mon frère aîné qui était allé à l'école, ma sœur également, donc, ils avaient un certain nombre de livres. Ça me permettait de lire un peu en dehors de ce qui se faisait en classe.

Habib - La sœur a fait l'école ?

Abdallah - Oui.

Habib - Donc, le côté conservateur de la famille n'a pas empêché de scolariser les filles.

Abdallah - Non, non, mon père avait cette particularité, c'est que pour lui la valeur suprême c'était l'instruction. D'ailleurs, il a appris lui-même à écrire et à lire, et qui lui a appris ça ? Ce sont mes deux aînés, mon frère et ma sœur. Mais comme en même temps il était autoritaire, il leur disait, si je me trompe, tu me frappes.

Habib - Et la première école primaire, c'était où ? La première entrée à l'école, je veux dire, ça a commencé où ?

Abdallah - C'était à Guersif, dans l'Oriental, pendant un an à peu près. Ensuite, à Séfrou. J'ai fait tout le primaire à Séfrou. Ensuite nous sommes allés à Casablanca. Nous y avons passé deux ans, je suis un peu casablançais. Ensuite, à Mohammedia, c'est là où je suis allé à l'internat. Après j'ai fait mes études à Rabat avant d'aller deux ans à Paris.

Habib - L'internat c'était pourquoi ?

Abdallah - Parce qu'il n'y avait pas de cours du secondaire à Mohammedia où nous habitons. J'avais juste fait le premier cycle, et je suis allé à l'internat à Casablanca pour le deuxième cycle.

Habib - Donc, ce qui correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui le lycée.

Abdallah - C'est ça, le lycée oui, jusqu'au baccalauréat. Nous étions la première promotion à passer le nouveau baccalauréat, qui a succédé au baccalauréat du type français, avec les deux années. Baccalauréat première année, baccalauréat deuxième année. D'ailleurs, j'avais fait baccalauréat premier. Je m'étais présenté comme candidat libre pour le bac premier. Et puis le second, enfin le dernier, c'était le baccalauréat type nouveau régime.

Habib - tu es scolarisé dans une école publique

Abdallah - Oui, oui, c'était un lycée public. Depuis le départ, c'était public. Le primaire, ce qu'on appelait le cours complémentaire à l'époque, l'équivalent du premier cycle du secondaire. Ensuite, le deuxième cycle à Casablanca.

Habib - Tu gardes des souvenirs particuliers de l'internat ?

Abdallah – L'internat, dans l'ensemble, ça s'est passé normalement. Je n'ai pas de souvenirs spécifiques, particuliers.

Habib - Et par rapport à l'ambiance, le côté peut-être politique, je ne sais pas, un peu contestataire, peut-être un peu...

Abdallah - Non, à l'époque, c'était juste le début parce que j'ai quitté le lycée en 63. Je suis venu à Rabat en 63, c'était une période relativement mouvementée parce que c'était l'année où des membres de l'opposition ont été arrêtés, parce qu'ils avaient été accusés de fomenter un coup d'état. En 65, j'étais ici à Rabat. Mais au lycée, 62-63, c'était juste les premières réclamations, relativement modérées, des élèves des écoles. Ça a commencé sérieusement à partir de 63-64, 65.

Habib - Il y a eu des gens de la famille qui étaient concernés en 1963 ? par le mouvement, peut-être, de la répression, je ne sais pas, est-ce que quelqu'un de la famille était concerné ?

Abdallah - Non, pas vraiment, en 1963, pas vraiment. Ce dont je me souviens, c'était en 61. C'était ma première année à l'internat et c'était la mort de Mohamed V. Cette mort a eu un effet sur tout le monde, nous étions évidemment tristes, pendant un certain temps.

Habib - ça a eu un impact sur toi, sur comment tu as grandi après ?

Abdallah - je crois, je pense que ça a dû avoir un certain impact, parce que j'avais été très marqué par cette mort, je crois que c'était plus par imitation qu'autre chose. Je voyais tout le monde triste autour de moi, chagriné. Donc ça m'a marqué.

Habib - Tu as été emporté avec tout le monde, enfin dans l'émotion.

Abdallah - Voilà, tout à fait.

Habib - Le baccalauréat c'était quelle discipline, math ?

Abdallah - Non, c'était lettres, qu'on appelait lettres modernes, avec surtout du français, à l'époque encore.

Habib - Faire lettres c'était un choix personnel ou un hasard, ou c'est une orientation, comment ça se passe ?

Abdallah - Alors comment ça s'est passé. Je crois que j'ai choisi lettres modernes. Il me semble que j'avais choisi.

Habib - Tu aimais la littérature ?

Abdallah - J'étais attiré par la littérature, par la lecture de manière générale.

Habib - Plutôt lecture de textes de livres francophones, ou arabophones, ou tout, il y avait un choix ?

Abdallah - Surtout francophones, parce qu'on a eu une instruction essentiellement francophone, malheureusement. Le primaire, par exemple, je ne me souviens de rien du tout. Je me souviens d'un prof, je me souviens même de son nom et de son chapeau. Mais je ne me souviens pas du tout du contenu. Le contenu, je me le suis fait moi-même après. J'ai repris les manuels de grammaire, d'histoire, etc., en arabe. Je m'y suis remis un peu tout seul.

Habib - Tu l'as fait pendant le lycée ? Après ?

Abdallah - Je l'ai fait pendant le lycée oui.

Habib - Et donc... tu passes par les années 60, tu as ton bac pendant les années 60, et après, c'est l'université.

Abdallah - À partir de 1963, à Rabat, la fac des lettres.

Habib - C'était pour faire quoi ?

Abdallah - Alors, c'était pour faire quoi ? En fait, j'avais obtenu une bourse pour faire de l'économie à Fez. Parce qu'on nous demandait de faire un choix, des options. Et donc, en premier, j'avais mis agronomie en France, parce qu'à l'époque, on n'enseignait pas l'agronomie ici, économie et philosophie. Parce qu'en fait, j'étais très attiré par la philosophie. Donc j'ai eu cette bourse, mais je ne suis pas allé à Fez. Je suis venu à Rabat, où je me suis engagé à l'ENS, l'École Nationale Supérieure, où on était considérés déjà comme des fonctionnaires. Parce que dans le contrat il était question de 8 années d'enseignement après les études.

Habib - Enseignement primaire

Abdallah - Non, enseignement du secondaire. Obtenir la licence et enseigner donc au lycée.

Habib - Tu as gardé la bourse, même sans aller à Fez ?

Abdallah - Non, non, non. C'était le traitement de l'État aux élèves professeurs.

Habib - Derrière ce choix, il y avait une envie de devenir enseignant ? Vous étiez dans une situation de pauvreté préférez avoir rapidement un salaire ? C'était quoi, qu'est-ce qui a conditionné ce choix ?

Abdallah - Il me semble que c'était un peu les deux, parce qu'on avait un traitement qui n'était pas fabuleux. C'était un petit peu plus que la bourse, mais ce n'était pas grand-chose en fait. Mais finalement, je me suis dit de toute façon, je ne peux pas faire les trois, agronomie, philosophie et sciences économiques, donc je fais la philo, c'est comme ça que je me suis installé à Rabat pour suivre des cours de philosophie. Puis il y a eu la création de l'Institut de sociologie, qui n'a pas duré longtemps. Tu le sais peut-être. Et donc j'ai suivi aussi des cours de sociologie.

Habib - je peux conclure que ton enfance, c'était plutôt une enfance pauvre ?

Abdallah - Oui, pauvre, mais pas très pauvre. Disons que c'est un peu de la classe moyenne inférieure. On n'était pas vraiment dans le besoin, mais on pouvait satisfaire nos besoins élémentaires, mais sans plus.

Habib - Donc d'abord le diplôme. J'imagine que tu as obtenu une licence ?

Abdallah - Oui, une licence et des certificats de sociologie. Je n'ai pas pu obtenir la licence parce que l'institut a été supprimé, a été fermé au bout de deux ans, deux ans et demi, je crois.

Habib - Donc, tu as le certificat de ?

Abdallah : La licence de philosophie et deux certificats, 2 sur 3, en sociologie, à l'institut de sociologie.

Habib - Est-ce que, c'est un peu pareil que la question que je t'ai posée tout à l'heure par rapport au lycée. Est-ce que à l'université, tu as rejoint un mouvement étudiant, tu étais contestataire ?

Abdallah - Non, je suivais ce qui se passait, mais je n'étais pas militant. J'avais du recul par rapport à ce qui était en train de se passer. A l'époque, il y avait deux partis de l'opposition qui étaient un peu rivaux, et je suivais ce qu'ils faisaient, mais je n'étais pas engagé avec eux.

Habib - Oui. Mais tu avais une vision ? Tu avais quelques convictions politiques ?

Abdallah - ça c'est certain, j'étais plutôt de ce côté-là.

Habib - Côté gauche ?

Abdallah - Bien-sûr, côté gauche, oui, oui, ça c'est sûr.

Habib - D'accord. Et donc une fois que tu as eu ta licence, après ?

Abdallah - Après, je suis allé à Paris. J'ai obtenu une bourse de l'UNESCO. J'ai passé deux ans à Paris, les études de troisième cycle en sociologie, à la Sorbonne, et à l'École pratique des Hautes Etudes, c'est comme ça qu'on l'appelait à l'époque.

Habib - C'est l'école des Hautes Etudes en Sciences Sociales actuellement.

Habib - Et tu as fait une thèse de troisième cycle ?

Abdallah - Non, j'ai tardé à obtenir ma thèse parce que pendant les deux années, alors là c'est différent, parce que je m'étais engagé effectivement. Et donc, on travaillait beaucoup avec les ouvriers. Et bien sûr, je lisais, j'apprenais. Mais finalement durant ces deux années, je me suis dit que j'avais surtout besoin de terrain. Je n'avais plus envie de faire une thèse simplement sur une base livresque, je voulais, être sur le terrain. C'est pour ça d'ailleurs que je n'ai pas essayé de rester plus longtemps. Je suis rentré au Maroc. Et c'est au Maroc que j'ai préparé ma thèse, véritablement.

Habib - Toujours à Paris, la soutenance, la thèse a été réalisée dans quelle université, la Sorbonne ?

Abdallah - A la Sorbonne.

Habib - De sociologie ?

Abdallah - Sociologie, oui.

Habib - C'était quoi le sujet ?

Abdallah - C'était sur l'aménagement hydro-agricole, sur les disparités sociales et spatiales engendrées par l'aménagement hydro-agricole. D'ailleurs, c'est le titre exact, je crois. C'est l'aménagement hydro-agricole du Tessaout, zone qui est dans la région de Marrakech. « Disparités spatiales et sociales », c'était le titre.

Habib - Et c'était dirigé par qui ?

Abdallah - Balandier

Habib - C'est soutenu en quelle année ?

Abdallah - 86. Ce n'était plus une thèse de troisième cycle, mais la thèse doctorale nouveau régime de 83, je crois.

Habib - Oui, c'est ça. 83, je crois. Donc, la thèse est soutenue en 86, à la Sorbonne. Et professionnellement, tu étais engagé, ton premier travail, tu l'as pris à quel moment ? Et où ?

Abdallah - Alors, quand je suis rentré, c'était avec l'idée de travailler sur le terrain. Donc, ce qui m'était offert, c'était un terrain d'office de mise en valeur agricole.

Habib - ça c'était avant la thèse, on est d'accord, c'est après les deux ans passés à Paris, tu rentres, c'est à ce moment-là qu'on t'offre un poste..

Abdallah - Je suis rentré en 70 et ça a été le début de ma vie active. J'ai finalement été engagé à Marrakech. J'avais été à Errachidia, parce que c'est là où je devais travailler, mais je ne me suis pas entendu avec le directeur. Et au bout de deux jours, je suis parti. Et j'ai appris qu'on cherchait quelqu'un pour travailler à l'office du Haouz, c'est comme ça que je m'y suis engagé. Et c'est là où j'ai passé 15 ans, pratiquement. Donc plus longtemps que je ne souhaitais au départ, avec quand même une déconvenue importante, c'est que je pensais qu'en travaillant dans un office, j'allais pouvoir faire facilement de la recherche sur le terrain. Mais en fait, j'ai rencontré des difficultés. Au point qu'à certains moments, j'ai joué à cache-cache avec le caïd, qui m'a carrément dit, « Tu viens pour un travail, tu n'as pas besoin de revenir ». C'était difficile de faire une recherche dans ces conditions-là. Ce que j'aurais aimé, c'était faire un travail de type anthropologique, qui demande évidemment une présence assez longue, des visites fréquentes, et donc, je n'avais pas cette possibilité. Je me suis rabattu sur un travail proche de ce que j'étais en train de faire. Je m'étais occupé des droits d'eau. C'était dans le cadre de l'aménagement, il était question d'exproprier ce

qu'on appelle ici les droits d'eau acquis avant l'indépendance qui restaient des droits privés. Et avec l'aménagement, il était question de procéder à des expropriations pour que l'eau devienne publique. C'est le travail que j'ai fait dans le Haouz les premières années. Ensuite, ça a été des travaux d'évaluation ex ante pour la préparation d'autres projets de type hydro-agricole, dans d'autres zones du Haouz de Marrakech, dans la région de Marrakech.

Et quelle était la question, en fait, à ce niveau-là ?

Habib – Ce n'est pas grave, on va y revenir, mais c'était à peu près la question. Quand tu rencontres Paul Pascon, c'était une chance ?

Abdallah - Oui, oui, certainement. C'était une chance pour moi. Je garde surtout l'aspect humain de Paul Pascon. C'est quelqu'un qui vous mettait à l'aise dès le départ. Ce n'était pas du tout le genre mandarin, au contraire. Et ça, c'est un aspect quand même très important qu'on rencontre rarement.

Habib - Il t'a apporté quelque chose par rapport à la méthode, au contenu ?

Abdallah - Alors justement, c'est pour ça que j'insiste sur l'aspect humain. Mais sur le reste, je me souviens, le seul conseil qu'il m'a donné, il m'a dit quand tu veux commencer quelque chose, donne-toi le délai. Tu vas travailler aujourd'hui sur quelque chose, tu te dis à 16 heures, il faut absolument que j'arrête. C'est le seul conseil dont je me souviens, parce que lui, il pratiquait certainement tout cela, mais moi, je n'ai jamais pu le faire. Sinon, ce n'étaient pas des conseils mais des échanges. J'écrivais quelque chose, je lui envoyais, il répondait toujours avec des remarques en marges, de manière tout à fait objective. Et donc, ce n'est pas quelqu'un qui cherchait à avoir des suivants, en quelque sorte. Moi, je suis la personnalité importante dans la zone, et il faut que j'aie des disciples, etc. Ce n'est pas ça du tout, il n'était pas comme ça.

Habib - Il y a une question que je n'ai jamais posé à personne parmi les amis marocains, est-ce qu'il y avait un groupie Paul Pascon ? Un groupie, les gens qui se revendiquaient aussi par rapport à l'extérieur, on est les gens de Paul Pascon, on est les élèves, peut-être pas les élèves, mais ...

Abdallah - Oui, oui, mais lui-même, c'est ce qu'il aimait ! Je ne me souviens plus de cet auteur russe, il m'en parlait toujours. A l'époque je m'étais engagé à l'office, mais je ne savais pas qu'il était en train de se préparer pour partir. Il voulait en fait simplement qu'il laisse sur place une relève, c'était un peu ça son idée, mais il ne l'avait pas dit jusqu'au moment où j'ai appris qu'il était en train de se préparer pour partir. Alors, je disais qu'il évoquait cet auteur russe, vous devez le connaître, mais là je ne me souviens plus du nom, qui travaillait avec des jeunes, à la campagne, et c'était un peu son rêve aussi à ce moment-là, ce qu'il a fini par réaliser à travers essentiellement les stages de l'IAV, qui ont une certaine renommée. C'était ça ce qu'il voulait faire et il a fini par le faire.

Oui, alors la question des groupies. Alors en fait, quand je suis arrivé, il était question de créer justement un groupe, et l'animateur principal, c'était Paul. Effectivement, on s'est retrouvé ensemble, au départ si je me souviens bien il y avait Abdallah Hamoudi, Khatibi, Mohamed Alaoui, moi-même, c'est tout je crois, et Najib et

Mohamed Shraibi, à l'époque. Parce que Mohamed Shraibi, c'est un ingénieur, mais il travaillait avec nous, c'est lui qui a succédé à Paul Pascon, comme directeur à Marrakech, donc on était tout ce groupe-là. Et on a fonctionné pendant 2-3 ans, il y avait des thèmes sur lesquels on discutait, il y avait des notes qui étaient rédigées par les uns et les autres sur des thèmes d'ordre sociologique.

Habib - Quand tu es entré à l'IAV, tu as rencontré qui ? Tu as croisé qui dans les couloirs ?

Abdallah - Alors, attends, avant d'en arriver là, je finis avec les groupies, c'est peut-être mieux, parce qu'après, il y a de nouveau un groupe qui s'est constitué, avec de nouvelles figures, sauf moi. Moi, j'avais été dans le premier, qu'on appelait *bahth*, c'est-à-dire recherche. Et le deuxième c'était à partir de 79-80 je crois, à Rabat. Moi, je venais de Marrakech et je les rejoignais ici. Il y avait Tozy, Ahmed Arif, qui est mort avec Paul Pascon. Naji, Mohamed Naji et moi-même. Je crois que c'est tout, on était quatre ou cinq, oui, c'est bien ça. Et on a repris comme ce qu'on faisait avant, dans le cadre du groupe *bahth*, on échangeait entre nous, etc. Ce groupe, je crois, il était en relation avec Mahdi aussi. Voilà, et par ailleurs, il y avait encore un autre groupe autour de lui, auquel je ne participais pas. C'était le groupe du développement rural.

Voilà, donc en fait, il aimait toujours travailler en groupe. Il a eu aussi pas mal de collaborations avec d'autres collègues. C'est quelqu'un qui était toujours enthousiaste. C'est ça, je crois, une des marques de sa personnalité, c'est qu'il avait un enthousiasme qui pouvait facilement entraîner les autres. Et bien sûr, je n'étais pas d'accord avec lui sur tout. Il y avait des critiques que je faisais, mais il n'empêche, il travaillait dans l'honnêteté intellectuelle absolue. Et toujours avec cet esprit combatif et compétitif.

Habib - Combatif et compétitif. Est-ce que tu te rappelles un sujet de divergence ou d'un point de vue sur lequel vous n'étiez pas forcément d'accord ?

Abdallah - Ah oui, oui. C'est là où il m'a apporté quelque chose. Il aurait été d'accord, mais il n'a pas eu le temps parce qu'à l'époque où je devais soutenir ma thèse, il était censé participer au jury, mais il est mort entre-temps. Et donc, j'avais fait des critiques sur certains aspects sur lesquels il avait travaillé. Alors, je ne sais pas, peut-être qu'il n'avait pas eu encore le temps de lire le travail, on n'en a pas discuté. Mais j'ai fait cette critique sur la théorie de distribution, sur la distribution des eaux d'irrigation, je ne sais pas le titre exact, mais je peux le retrouver si ça vous intéresse.

Et donc, ça pouvait constituer un point de départ pour un échange sur ces aspects-là. Et je pense que ça l'aurait intéressé parce que ce n'était pas une critique qui voulait démolir un travail. Ce n'était pas ça du tout. C'était le principe de la réfutation. Tu as dit quelque chose, c'est bien. Mais moi, je réfute parce que j'ai trouvé autre chose. C'était quelque chose d'enrichissant pour tout le monde. Je donne cet exemple, puisque tu m'as posé la question, mais en fait, on n'en a pas discuté parce que je crois qu'il n'a pas pu lire ou bien de toute façon, il a disparu à ce moment-là.

Habib - Je propose qu'on revienne un peu en arrière parce que parallèlement à cette évolution des études et professionnelle jusqu'à l'IAV, politiquement, je sais que tu t'es engagé, tu as même eu quelques ennuis.

Abdallah - Mais légers, légers par rapport à d'autres.

Habib - Donc, j'aimerais bien qu'on s'arrête un peu sur ce *mechouar* politique, cet itinéraire politique.

Abdallah - Oui, pas de problèmes. Alors, comme je disais, j'étais un peu spectateur quand je faisais mes études à Rabat. Ensuite, je suis allé à Paris et j'ai rejoint des camarades là-bas du PPS, Parti du Progrès et du Socialisme, qui s'appelait avant le PLS, à l'époque où je m'étais engagé, c'était le Parti de la Libération et du Socialisme. Ça a été l'occasion pour moi, ça a été un très bon apprentissage, c'est une bonne école. J'aurais bien aimé que les jeunes d'aujourd'hui passent par ce genre d'école parce que ça éduque sur beaucoup de choses. Et nous avons beaucoup travaillé, surtout avec les ouvriers à Paris, dans la banlieue de Paris.

Habib - Des émigrés marocains ? Ou tous les ouvriers ?

Abdallah - Non, non, des émigrés marocains, essentiellement. Puis je suis rentré au Maroc et en allant à Marrakech, j'ai continué dans mon engagement. Mais là, j'ai des regrets. Parce qu'en fait, les gens auquel on s'adressait, c'étaient essentiellement des jeunes, et même des très jeunes, c'étaient des lycéens. Et quand on a été arrêtés, j'ai beaucoup réfléchi. Ça n'a pas duré longtemps, ça a duré quand même 2 mois et demi.

Habib - En quelle année ?

Abdallah - C'était en 71. De 71, le procès a traîné jusqu'en 73. Finalement, je ne sais plus ce qu'il y a eu, c'était un non-lieu ou quelque chose comme ça. Mais en fait, c'était des jeunes et je me sentais très responsable de cette affaire, parce que je me disais des jeunes adolescents, les engager dans ce genre de choses sans véritable perspective. Est-ce que c'était une bonne chose ou une mauvaise chose ? Finalement, j'ai conclu que c'était une mauvaise chose. Je n'avais pas à faire ça.

Habib – C'était donc en prison ?

Abdallah - Déjà en prison oui. Et donc après, quand on est sortis, je ne me suis plus engagé directement.

Habib - Juste avant, en prison, pourquoi tu es allé en prison ?

Abdallah - En fait, c'était le moment où l'extrême gauche commençait à naître. La gauche de la gauche. La gauche du PLS, du PPS et de l'USFP. Donc il y a Amam (*Ila Al Amam*), 23 mars, c'était cette période charnière. C'était à cette période charnière que je suis rentrée et que je me suis installée à Marrakech. Et donc il était question de scissions en quelque sorte, au sein de tel ou tel parti, dans les deux cas. Et c'est dans ce courant-là que je me suis engagé, dans ce courant de scissionnisme pour la création d'autres partis, soit le 23 mars, soit le PP, et le Amam, ou « Avec le peuple », c'était les 3 tendances.

Habib - C'était quoi, les accusations ? Est-ce qu'on t'a dit pourquoi tu as été arrêté ?

Abdallah - Oui, oui, bien sûr. On nous reprochait d'avoir distribué des tracts et de fomenter des troubles. C'était ça l'accusation. Et c'était juste avant la grande vague. On y a échappé vraiment de peu parce qu'on était les premiers de cet embryon-là d'extrême-gauche. Ça a commencé au mois de mai 1971. Et la grande vague d'arrestation, c'était en 72, à partir de février. Donc nous, on était un peu les premiers, on en a réchappé. Moi, j'ai pu simplement dire que je voulais créer moi-même mon mouvement, et on a pris ça à la lettre. On a pu en réchapper quand même parce que, au lieu de trois mois et demi qu'on a passés, on aurait pris 10 ans ou 15 ans facilement.

Habib - Tu as passé trois mois et demi ? Pardon, pour la précision, tu as été torturé ?

Abdallah - Pardon ? Ah oui, bien sûr. Oui, oui, oui.

Habib - Et tu as été dans quelle prison ?

Abdallah - À Marrakech, prison de Marrakech.

Habib - Et tu as été arrêté avec qui... Il y a des gens qu'on connaît, des noms qu'on connaît et qui ont été arrêtés en même temps que toi ?

Abdallah - Il y a Khiyari (Thami Khiyari). Tu connais peut-être... Khiyari, c'était le pilier du PPS à Marrakech. Et nous, on était contre le PPS. Mais on a été arrêtés pratiquement en même temps. Aussi bien le PPS proprement dit que les autres. Est-ce qu'on nous a pris comme pour le PPS ou je ne sais quoi ? Je ne sais pas. Mais en tout cas, ça s'est passé de cette manière, à part Khiyari, tous les autres, c'étaient des jeunes. Des très jeunes, des lycéens. Ils avaient 17-18 ans. Moi, j'avais à l'époque 24 ou 25. J'étais adolescent encore, en quelque sorte.

Pourquoi je dis ça ? Parce que maintenant, pas simplement maintenant, mais bien avant, je me dis que c'est quelque chose que je n'aurais pas fait si j'avais eu un peu plus de jugeote. Je sais que c'est un peu spécial comme position parce qu'il y en a qui disent aussi que le militantisme, on vit avec. On est vraiment militants quand on a reçu la pique, très jeune, adolescent. Ce qui n'est pas faux non plus, mais moi, je ne suis pas d'accord.

Habib - Tu n'es pas resté militant ?

Abdallah - Je ne suis pas resté militant politiste, si tu veux. Parce que les militants en règle générale, qu'est-ce qui se passe ? Ils sont militants parce qu'ils veulent le pouvoir. En gros, je schématise peut-être. Mais c'est un peu ça. Et il y a certainement un soubassement psychologique pour qu'un tel ou un tel veuille, devienne militant et vise le pouvoir. Donc, il y a un soubassement psychologique certain, à mon avis, sans accuser personne, parce que c'est légitime à la limite. Sinon, il n'y aurait pas d'histoire. Si on n'a pas ce genre de profil psychologique, on ne peut pas faire l'histoire. Moi, je ne suis pas du tout pour chercher un pouvoir, quel qu'il soit, je préfère militer autrement. Je suis toujours de gauche, je peux le dire très haut, il n'y a pas de problème. J'ai milité autrement, soit par ce que j'ai pu écrire, soit dans le cadre de projets de développement local, des choses de ce genre.

Habib - Ça ne t'a jamais tenté un peu, à ce moment-là ?

Abdallah - À ce moment-là, c'est ce que je me disais, bien sûr. C'était pour abattre le pouvoir existant et pour le supplanter. Oui, c'était ça, quoi.

Habib - Tu te rappelles à quel moment tu t'es dit, non, c'est plus pour moi.

Abdallah - Juste après la sortie de prison.

Habib - Donc quelque part, ils ont réussi.

Abdallah - Est-ce qu'ils ont réussi ? Ils m'ont sauvé. Moi, je le vois comme ça. Ils m'ont sauvé parce que c'était une bêtise de ma part. Je n'étais pas fait pour ça. Finalement, je me suis dit, bon, soit franc, avec toi même. Tu n'es pas fait pour ça.

Habib - Ça, c'est un peu ce que tu avais avec toi en sortant de la prison, c'est cette conviction que ce militantisme-là, ce n'était pas pour toi. Et après, on peut arrêter d'être militant, mais on continue à être engagé. C'est ce que tu me disais

Abdallah - Oui, bien sûr, oui. Tout à fait.

Habib - Tu penses que tu étais un chercheur engagé ?

Abdallah - Oui. Oui, alors ça, je l'ai toujours été. Je le suis toujours, y compris dans la vie quotidienne. Y compris maintenant, quand on discute. Je discute en chercheur. Je ne peux pas discuter autrement.

Habib - Le citoyen engagé, on sait à peu près ce que c'est. C'est quoi un chercheur engagé ?

Abdallah - Un chercheur engagé, c'est quelqu'un qui cherche la vérité, pour la dire. Alors la vérité, c'est quoi, essentiellement ? C'est la recherche des causes. Il y a telle chose qui se produit. Pourquoi elle s'est produite et pourquoi de cette manière ? Moi, je crois que c'est ça le chercheur. C'est essentiellement ça. Il cherche une vérité ou des vérités. Un philosophe chercherait peut-être la vérité. Moi, en tant que sociologue, je cherche des vérités. Il y a des choses qui se produisent. J'essaie de comprendre pourquoi elles se produisent. C'est un peu comme ça que je vois les choses.

Habib - D'accord. Ton itinéraire a été plutôt urbain, malgré le fait que tu sois né dans un milieu paysan. Tu fais de la philosophie, de la sociologie, Rabat, Paris, tout ça. Après, on te retrouve en sociologie, si je me trompe tu me corrigeras, en sociologie rurale plutôt. C'est comme ça que je t'ai connu moi, en faisant de la sociologie rurale. Tu aurais pu être sociologue de l'urbain ou urbaniste. Tu aurais pu être sociologue du travail ou d'autres choses. Est-ce que tu sais ce qui t'a ramené, si je peux dire, au rural, puisque tu es né dans un milieu rural ?

Abdallah - Non, parce que je suis toujours attaché au bled, à la campagne en général. La mienne d'abord, bien sûr, puisque c'est là où je suis né, et ce qui était très important c'est que mon père nous ramenait en famille au bled pratiquement toutes les grandes vacances. C'est comme ça que je suis resté très attaché au bled et à la campagne. Donc, il n'y a rien d'étonnant. Même quand je rêvais de faire de l'agronomie, la

philosophie et les sciences économiques, c'était un peu ça. Pourquoi l'agronomie, parce que j'étais attaché à la campagne.

Et ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'était un peu ça, ce bouillon, l'économie. En fait, c'est ce que je suis en train de faire, sociologie rurale, sans être agronome ni philosophe véritablement bien que je sois toujours attiré par la philosophie.

Habib - Et la philosophie est toujours là ?

47:36

Abdallah - Oui. Elle fait partie aussi de ce que je disais tout à l'heure, la recherche de la vérité.

Habib - On parle des questions d'ordre philosophique qui se posent. Il n'y a pas une question à laquelle tu cherchais une réponse dans le milieu rural ou à travers le milieu rural, sociologie rurale ? Il n'y avait pas une question, notamment sur la pauvreté, peut-être, les conditions de vie dans le milieu rural, est-ce qu'il y avait quelque chose comme ça qui t'intriguait ?

Abdallah - Non, alors en gros c'est un peu un itinéraire, je ne sais pas si c'est une façon de répondre à ta question, mais tu corrigeras si nécessaire. Quand j'étais à l'office du Haouz, ça a duré quand même 15 ans. Je pensais juste à 5, 6 ans au départ, et puis finalement, ça a été prolongé. J'avais fait un essai d'ailleurs pour aller à l'école de Meknes, puis je suis retourné à Marrakech, parce qu'on ne s'entendait pas sur place. C'était en 1977. Et donc là, j'ai travaillé surtout sur les droits d'eau, d'irrigation. Ce qui m'intéressait beaucoup, c'était l'aspect communautaire. À travers l'étude des droits d'eau, on voyait bien la subsistance, la persistance d'un esprit communautaire chez les irrigants. Ça, ça m'a toujours intéressé comment et pourquoi ils arrivent à faire des choses comme ça en communauté. C'était un aspect qui m'intéressait, qui m'intéresse toujours et sur lequel j'ai travaillé par la suite. Mais pour vraiment schématiser c'était la relation entre la société et le pouvoir. Et ça m'a permis par exemple de travailler sur les questions de segmentarité, notion qui a été très critiquée. Mais moi, je continue à y croire encore. Avec la simple différence, c'est que je ne considère pas que c'est quelque chose de structurel dans l'histoire d'une société donnée, mais que c'est une modalité de rapport social possible à côté d'autres modalités. Par exemple, un pouvoir tout à fait vertical, autoritaire, où il n'y a pas de segmentarité. Mais en fait, dans un pays comme le Maroc je crois que ces modalités, ces virtualités de modalité, ont coexisté entre elles. Elles ont coexisté d'une manière ou d'une autre. À certains moments, quand le pouvoir était fort, c'était le pouvoir central qui menait la barque. Quand il était faible, la segmentarité pouvait revenir, parce que la société a quand même besoin d'un peu d'ordre pour pouvoir fonctionner. Grosso modo, c'est un peu ça l'idée qui m'intéressait, qui m'intéresse toujours parce que je ne pense pas avoir fait le tour de la question.

Il faudrait des connaissances très précises, notamment en matière historique, et ça malheureusement, on n'a pas tous les éléments pour pouvoir approfondir. Donc, grosso modo, c'était un peu ça les idées sur lesquelles je travaillais quand j'étais à Marrakech à l'office. Ensuite, j'ai continué parce qu'après l'office, je suis resté

jusqu'en 86. Et à partir de 87, je suis venu à Rabat, à l'Institut agronomique et vétérinaire (IAV)

Donc, après, ce sont les mêmes préoccupations, mais qui ont concerné plutôt les zones forestières, les zones de parcours. J'ai essayé de faire le même type d'observations et d'analyse. J'ai pas mal travaillé, surtout avec les étudiants, sur les exploitations agricoles et sur les types d'exploitation agricole, comment elles se reproduisent ou elles ne se reproduisent pas.

Et c'est toujours ce grand thème, relation entre pouvoir et société, qui m'a animé après, quand j'ai pris ma retraite en 2005, j'ai fait partie du conseil de l'ONDH, l'Observatoire National du Développement Humain, qui a été créé en 2008. Et là, j'ai pas mal travaillé sur les questions de gouvernance, surtout la gouvernance locale, notamment au niveau communal. Tout en travaillant en parallèle sur les communautés locales, notamment en zone de montagne.

Habib - Dans l'Atlas ?

Abdallah - Dans l'Atlas, mais aussi dans des zones très désertiques, du côté de Tata, un peu dans l'Oriental, mais très vite.

Habib - D'accord. Alors, on va revenir au chercheur, parce que c'est la production des connaissances qui nous concerne plus, mais on ne produit pas des connaissances par hasard. Tu as beaucoup travaillé sur l'eau. Je sais que tu as beaucoup écrit. On dit souvent que l'eau est le miroir de la société. On ne lit pas dans l'eau ce qu'on lit dans le marc de café, mais qu'est-ce que te dit la gestion de l'eau au Maroc, sur la société paysanne marocaine peut-être ?

Abdallah - Particulièrement sur la société paysanne ?

Habib - Parce que je pense que c'est surtout là-dessus que tu as travaillé.

Abdallah - Je travaillais sur les deux. Je travaillais sur l'aménagement hydroagricole. J'ai longtemps travaillé sur l'évaluation ex ante des zones à irriguer, pour ensuite avoir la possibilité de voir quels ont été les effets. Comme j'ai fait dans le cadre de la Tessaout pour ce qui est de ma thèse, j'avais travaillé sur l'aménagement hydroagricole plutôt et ses effets immédiats sur cette zone. En essayant de mettre en lumière les disparités qui existaient avant, mais qui existent de nouveau dans un nouveau système modernisé. C'était un peu ça l'objet principal. Pour ce qui est des zones traditionnelles, j'ai eu l'occasion de travailler surtout dans le Haut Atlas dans la région de Marrakech, et dans la province d'Azilal. Et là, comme miroir de la société, notamment là où il y a l'irrigation traditionnelle, on voit bien que le système de droits, qui est une espèce de superstructure, est fondé sur les structures sociales elles-mêmes, soit lignagères, dans la distribution par exemple, par quartier, des zones irriguées. Ce qui est intéressant, c'est de voir ce lien entre les superstructures et les infrastructures sociales, en quelque sorte.

Habib - Est-ce que ça t'a permis de comprendre des choses dans le fonctionnement de la société, dans ses relations avec le pouvoir aussi ?

Abdallah - Ce que j'ai pu constater, c'est que là où la modernisation n'est pas encore présente, les gens sont en lien direct avec leurs conditions naturelles. Justement, à propos de, pour ce qui est des relations entre le pouvoir et la société, j'ai retrouvé en quelque sorte la base segmentaire de la société locale. De quelle manière ? On a des communautés qui s'occupent des seghias, qui sont leur bien commun. Et pour avoir de l'eau, il faut s'organiser. Or, nous savons qu'il y a un élément très important en matière d'irrigation, c'est l'amont et l'aval, tu en sais quelque chose. Au niveau des pays, si tu as le temps tout à l'heure, je voudrais poser quelques questions à ce sujet-là. Je ne sais pas si, à ton avis, aujourd'hui, la guerre de l'eau aura lieu ou pas.

Habib - Toujours pas.

Abdallah - Toujours pas ? On verra ! Voilà, donc c'est un peu la guerre de l'eau aussi. Et comme on dit, pour préparer, pour éviter la guerre, non, plutôt pour avoir la paix, il faut se préparer à la guerre, ça c'est connu. Et comment on se prépare à la guerre dans des zones comme celle-là, quand le pouvoir est faible, il faut bien que les gens se débrouillent entre eux. C'est ça je pense, la segmentarité. Et j'ai pu retrouver dans une trentaine de communautés, en retrouvant le système d'alliance. C'est un système en damier de l'amont à l'aval. Moi je suis, par exemple, au milieu, j'ai mon voisin immédiat qui risque d'arrêter l'eau, alors je me mets en alliance avec celui qui est avant lui. Et ainsi de suite.

Et donc dans les correspondances, on peut voir que le sultan lui-même s'adresse au Caïd et lui dit tu es membre de telle tribu X, mettez-vous d'accord avec vos frères Y, Z, pour aller mater telle tribu. Par exemple. Donc c'était un système qui était vécu comme tel et mon hypothèse c'est que tant que le pouvoir était fort, il pouvait exercer facilement ce pouvoir-là, bien sûr. Tout en gardant en tête la segmentarité de la population pour mettre éventuellement tel parti contre tel autre. Donc c'est pour ça que je parlais tout à l'heure de coexistence, avec la prégnance de telle forme plutôt que de telle autre selon les périodes, selon les époques, selon les circonstances.

Habib - Il y a une petite question un peu, je ne sais pas, je vais l'oser quand même, tant pis s'il elle tombe à plat, tu as parlé du possibilisme, je la reprends. Et ma question, est-ce qu'il est compatible avec, toujours entre guillemets, la modernité ? Et notamment pour les sociétés rurales, irrigantes.

Abdallah - Irrigantes dans le moderne ou dans le traditionnel ?

Habib - Dans l'ancien modèle.

Abdallah - Dans l'ancien modèle, ça existe toujours. Au point que, sur le plan technique, c'est difficile de changer les situations. C'est pour ça que nous avons ici au Maroc ce que nous appelons, la « petite et moyenne hydraulique ». C'est-à-dire essentiellement des petits périmètres de fonds de vallée, ou des périmètres en pleine irriguée, grâce à des sources, etc. Et là, l'état n'intervient pas. Il intervient juste par quelques petites retouches pour essayer de limiter les pertes d'eau. Peut-être des canaux qui sont bétonnés, mais en suivant le cours de l'ancien tracé. Sans plus, ils ne touchent pas au droit d'eau. Ce qui fait que les gens, dans leur vie quotidienne, ils vivent toujours ces questions d'eau, et peut-être d'autres questions en même temps,

sur la base de leur propre structure sociale. Et ça, on peut l'observer dans plusieurs périmètres de petites et moyennes hydrauliques.

Habib - aujourd'hui encore !

Abdallah - Qui font à peu près 300 000 hectares, 400 000 hectares ici au Maroc, mais très dispersées, bien sûr.

Habib - Est-ce que tu vois une forme de similarité entre la gestion de l'eau courante, des petits cours d'eau, des petits ruisseaux, des petits cours d'eau, donc même de sources, et les parcours de pâturage ?

Abdallah - Oui, tout à fait. D'ailleurs, il y a des collectivités où il y a les deux. Moi, j'ai eu l'occasion dans l'Atlas de voir un peu partout, pratiquement, sauf ... il y a une différence quand même importante, je crois. C'est que pour ce qui est des parcours, c'est en train de disparaître, malheureusement. Parce qu'il n'y a plus d'*agdal* dans pas mal de coins où il y en avait avant.

Habib - Tu as aussi fait de l'enseignement, bien sûr, et de l'encadrement, c'est quelque chose que tu as aimé faire, l'enseignement, c'est quelque chose, ça a fait partie de ton engagement, ça a fait partie... quel professeur tu étais ?

Abdallah - Non, l'enseignement m'a toujours intéressé, de toute façon. Même à Paris, je faisais de l'enseignement. C'était de l'alphabétisation, mais ... Un petit peu à Marrakech aussi, pour les infirmiers d'une école d'infirmiers. Et donc quand je suis arrivé ici, bien sûr, ça m'a beaucoup intéressé. Sauf les dernières années. À partir de la fin des années 80, ça a commencé à baisser.

Habib - Tu en as une explication ?

Abdallah - Non, pardon. À partir de 95, 96, 97, ça a commencé... Moi, je suis parti en 2005, où c'était devenu très difficile, parce qu'il fallait comprendre ce que les étudiants écrivaient. Ils n'arrivent même pas à comprendre ce qu'ils écrivaient. Donc là, évidemment, j'étais complètement découragé. Mais avant, j'ai eu de très bons éléments, qui ont fait du bon travail en troisième cycle, pour le troisième cycle. Je les suivais d'assez près. Est-ce que j'étais dirigiste ou pas ? J'étais un peu dirigiste au niveau de la salle. Je ne voulais pas que, comment dire ? Je voulais qu'il y ait un dialogue constant avec les étudiants, mais sur notre sujet. Pas sur autre chose. Donc dans ce sens-là, j'étais peut-être dirigiste.

Habib - Donc, quand il y avait des étudiants qui évoquaient des questions de politique générale, tout ça, tu fermais tout de suite ou ...

Abdallah - Non, non, pas du tout. Tant que ça avait un lien d'une manière ou d'une autre, avec le sujet, bien sûr, pas de problème. Et pour ce qui est des étudiants, j'ai même trouvé, avec beaucoup d'étudiants, un plaisir à travailler avec, à les faire travailler, à travailler avec eux, aller sur le terrain.

Habib - tu as dirigé des thèses ?

Abdallah - Des thèses de troisième cycle. Parce qu'à l'époque, il n'y avait pas encore de thèses de doctorat à l'institut.

Habib - Comment tu expliques cette chute de niveau dont tu parles ? Est-ce que tu as une explication ?

Abdallah - Je n'ai pas d'explication spéciale. L'explication c'est que pendant pas mal de temps, tout ce qui est de notre génération, de celle qui a suivi immédiatement, c'est 20 ans après si tu veux, on recrutait toujours des gens qui venaient à peine d'obtenir leur bac, pour ce qui est du secondaire, du premier cycle. Et pour le primaire, c'était des gens qui n'avaient même pas le bac. Alors il est tout à fait normal que ça ne marche pas. Je crois qu'il y a cet élément-là qui est important. Le deuxième, c'est qu'il y a eu quand même aussi l'influence islamiste, je crois que c'est aussi quelque chose d'important.

Habib - À partir du milieu des années 90

Abdallah - Même avant, à partir des années 80, je pense, c'est la fin des années 80. Il y a quand même aussi cette influence qui est importante.

Habib - Qui a touché l'école ?

Abdallah - Et qui a touché l'école. Je parle du point de vue pédagogique, même pas du contenu, du fond, mais sur le plan pédagogique, il faut simplement apprendre par cœur, que tu comprennes ou pas, tu apprends par cœur, c'est tout. Donc l'apprentissage par cœur. Depuis plus de 20 ans maintenant. Alors il est normal que le niveau baisse.

Habib - Et ça continue ça ?

Abdallah - Apparemment ça continue. J'ai vu les derniers chiffres là, je ne me souviens pas des chiffres, mais il y a beaucoup d'élèves qui ne savent pas faire des opérations, de calculs élémentaires, qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Je ne sais pas si vous avez les chiffres, je peux les retrouver. C'est des chiffres assez alarmants quand même. Alors apparemment il y a un esprit de réforme avec ce nouveau gouvernement, on parle de réforme. On ne sait pas trop encore, on insiste beaucoup sur la qualité de l'enseignement, parce qu'effectivement c'est le point faible principal. Je ne sais pas si on va trouver des solutions.

Habib - Tu penses qu'il y a encore une chance ? Objectivement ?

Abdallah - On a été tellement découragés à chaque fois, que c'est très difficile de dire qu'on a une chance.

Habib - Le problème est politique ?

Abdallah - Oui, il est fondamentalement politique. Il faut soit une véritable mobilisation, une volonté politique très forte, extrêmement forte, y compris à la télé, par exemple. Nous avons deux heures ou trois heures, par exemple, de séance, à travailler sur tel ou tel aspect. Il y a un discours du chef de l'État pour dire qu'il faut suivre ce qu'il y a

à suivre, etc. Alors, ou bien on a cette mobilisation, ou bien c'est le système coréen, qu'on n'arrête pas de louer, mais on oublie parfois de dire que c'est parce qu'il y avait une dictature. Voilà, donc, évidemment, on préfère la mobilisation, mais il faut qu'elle soit sérieuse. Si elle n'est pas sérieuse, on n'y arrivera pas. Il ne faut pas qu'il y ait un seul ministre qui s'occupe de ça. On a un ministre de l'Éducation, c'est lui qui va réformer. Il ne va pas réformer comme ça. Il faut que ça soit toute la nation, toutes les volontés. Il faut imaginer des moyens pour que ça entre vraiment dans la tête des gens, qu'un paysan, disons dans un bled perdu, sache qu'il doit faire instruire son enfant et qu'il le fasse effectivement, avec tous les moyens qu'il faut bien sûr, etc. Mais si on ne fait pas ça, on va continuer de la même manière. On encourage, on laisse le privé s'occuper petit à petit, le public se retire petit à petit et puis point final.

Habib - une sorte de désengagement clairement par rapport à l'enseignement ?

Abdallah - Ça peut être une sorte de désengagement s'il n'y a pas cette mobilisation. Il faut que ça soit une valeur suprême dans le pays. Tant que ça ne sera pas une valeur suprême, on ne pourra pas avancer.

Habib - Pour le moment, on n'y est pas encore

Abdallah - Non, on n'y est pas. Il y a des gouvernements qui se sont succédé. À chaque fois, on nous dit qu'il y a une réforme, on va réformer. Et on choisit une méthode, puis il y a un autre gouvernement qui arrive, il dit que tout ça ce n'est pas bien, voilà ce qu'il faut faire et ainsi de suite, continuellement. Mais il n'y a pas de mobilisation pour dire, voilà ce que le Maroc doit être dans 30 ans. Une génération au plus. Voilà ce à quoi on doit arriver, voilà quels sont les moyens. Voilà quel est le système de sanctions. Pour ceux qui ne veulent pas suivre cette voie, à ce moment-là ça marchera peut-être ?

Habib - On va revenir au milieu agricole et là on arrive à la fin de l'interview. C'est quoi la place et le rôle de la paysannerie dans le futur ? Maintenant et dans le futur.

Abdallah - Moi, je crois qu'il n'y a plus de paysannerie au Maroc.

Habib - Il n'y a plus de paysannerie au Maroc ?

Abdallah - Non, le problème, c'est que conceptuellement, on n'arrive pas à trouver le terme qu'il faut. Mais quand tu as des familles, c'est la majorité des cas, qui ont des revenus, qui sont aussi bien des revenus de la terre et souvent très insuffisants, que des revenus apportés de l'extérieur, ou dans d'autres secteurs, industrie, commerce, etc. Est-ce qu'on peut encore parler de paysannerie dans ce cas ? Parce que la majorité des familles d'ailleurs aussi bien les plus pauvres que les plus riches, dans le traditionnel, pas dans le moderne, travaillent leur terre, mais les revenus sont insuffisants, donc les membres de la famille sont obligés de chercher d'autres revenus, soit par l'immigration temporaire, soit par des emplois qu'ils peuvent trouver plus ou moins dans leur environnement. Donc souvent, ils vont en ville. Et en fait, on a des familles qui sont toujours, je ne dirais pas dédoublées, mais presque, parce que le chef de famille, ou l'un des membres de la famille, il fait *bawab* par exemple, concierge pendant toute l'année, il va juste passer quelques jours de fête avec sa famille. Le reste de la famille est dans le bled, et peut-être qu'il y a d'autres membres qui vont

encore les chercher ailleurs. Il y a plus de plus pluriactivité que d'activité paysanne. C'est la pluriactivité aujourd'hui qui prédomine dans les campagnes marocaines, et pas seulement marocaines, je suppose que c'est comme ça dans d'autres pays également, notamment les pays du Maghreb. C'est pour ça que, quand on parle de paysannerie, de toute façon, ce n'est plus ce qu'elle était avant. C'est à dire simplement l'agriculteur qui vit en autarcie, qui s'autosuffit à peu près, etc. Il y a eu toujours du commerce, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais le revenu principal, c'est le revenu qui vient de l'extérieur.

J'avais eu l'occasion d'enquêter un peu dans les Oasis, notamment dans la région de Tata. La part du revenu de la Terre, c'était 10%, dans un certain nombre de foyers. Tout le reste vient de l'extérieur. Alors, est-ce qu'on peut parler dans ce cas-là encore de paysannerie ? Je ne pense pas, je ne crois pas. Alors, en plus, on a toujours dit, on a raison jusqu'à un certain point, que la population rurale va pratiquement rester stable encore pendant quelques temps. Pourquoi elle reste stable ? Parce qu'en fait, il y a de la mobilité derrière. Il y a des gens qui vont justement en ville, qui vont chercher des revenus ailleurs, etc. Mais c'est une situation qui risque maintenant de changer progressivement. Parce que je pense qu'avec les terres collectives par exemple, les terres collectives avaient donné la possibilité aux agriculteurs de rester malgré tout chez eux. Maintenant, on parle de *melkisation* des terres collectives. Avec l'idée de créer une classe moyenne rurale. Mais en fait, ce qui est derrière ça, je pense, c'est qu'une fois que les terres deviennent *melk*, il y aura un marché foncier. Et tous ceux qui ne peuvent pas vivre simplement de leur terre, ils vont les revendre. Et ça ne va pas aller à la classe moyenne. Ça va être autre chose, ça sera une classe peut être moyenne supérieure et la classe supérieure qui vont s'approprier ces terres. Ce qui veut dire aussi qu'à terme, la campagne va quand même se vider un peu. On ne peut pas dire maintenant jusqu'à quel point mais il faut s'attendre quand même à ce qu'il y ait moins d'agriculteurs qu'avant.

Habib - Il y en a qui vont être contents, non ?

Abdallah - C'est possible, bien sûr, s'ils trouvent des emplois, ils seront contents.

Habib - Non, je parle des autres, ceux qui vont avoir de la terre, les investisseurs, éventuellement.

Abdallah - Oui, voilà, c'est ça. On a fait ça pour stimuler le marché foncier, essentiellement, à mon avis. Même si on parle par ailleurs de classe moyenne, c'est plus pour stimuler le marché foncier que pour créer une classe moyenne.

Habib - D'accord. Dans ce cadre-là, c'est quoi l'avenir de l'agriculture marocaine ? Et surtout sur cette question précise de l'indépendance alimentaire. J'ai tendance à parler de souveraineté alimentaire, mais ne serait-ce que l'indépendance alimentaire. Est-ce que l'orientation actuelle de la politique agricole va dans ce sens ?

Abdallah - Non, je ne pense pas. Disons qu'on a tablé surtout sur l'irrigation depuis l'indépendance. Et donc on a fait un grand effort en matière de construction de barrages, d'équipement de périmètres irrigués, etc. Mais on s'est très peu occupés du reste des terres, des terres non irriguées, ce que nous appelons ici les terres *bour*. On ne s'en est pas beaucoup occupé. Il y a eu bien sûr énormément de travaux par

exemple en matière d'aménagement de bassins versants, en matière aussi d'encouragement à l'agriculture dans ce qu'on appelle ici les terrains favorables, essentiellement ceux qui disposaient de plus de 400 mm d'eau de pluie par an. En fait, on a mis le paquet sur l'irrigué. De temps en temps, on se souvient du *bour*. Mais pas suffisamment. On n'a pas adopté une politique dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire une politique basée sur une stratégie et sur une stratégie avec un terme défini à l'avance, comme on avait fait pour l'irrigué. Pour l'irrigué c'était clair, on avait dit on met le paquet sur l'irrigué, en 2000 il faut qu'on obtienne le million d'hectares. En fait, c'est plus d'un million, c'est un million et quatre cents.

Moi je dis un million et cinq cents, parce qu'il y a des chiffres mais ils diffèrent un peu. Donc presque un million de grands hydrauliques, c'est-à-dire irrigués à partir de barrages ou de grands pompages, et le reste, c'est ce qu'on appelle la petite moyenne hydraulique ou encore, ou bien, de l'irrigation occasionnelle sans aménagement, etc. Alors une petite anecdote entre parenthèses, mais vous le savez peut-être, pourquoi on parlait de 1 million d'hectares ? Parce qu'à l'époque on faisait de la publicité sur l'irrigué, les barrages, etc., et Abdelwahab Doukkali a chanté une chanson où il a parlé du million d'hectares. Alors du coup, on a gardé le chiffre, un million d'hectares. Bon, ça c'est de l'anecdote. Donc on a mis le paquet sur l'irrigué, mais on n'a pas fait la même chose pour le *bour*.

Habib - C'était une erreur de mettre le paquet, comme tu dis, sur l'irrigué ?

Abdallah - Non, je ne dis pas que c'était une erreur. C'est un acquis important. Ça dépend de ce qu'on en fait. Parce que c'est là où il y a le plus d'investissements. C'est là où il y a les cultures d'exportation. Parce qu'on parle d'autosuffisance ou aujourd'hui de souveraineté alimentaire. Mais en fait, il y a une bonne partie qui est simplement réservée à l'exportation pour obtenir des devises, etc., et pour enrichir ceux qui produisent ces produits-là. La grande majorité des petits agriculteurs ne bénéficient pas de cette politique parce qu'ils sont petits, parce qu'ils ont des petites surfaces. Mais ce n'est pas de cela que je parle. Je parle des terrains qui ne sont pas irrigués, qui sont la majorité. La majorité, un million et cinq cents, c'est de l'irrigué. Le total, c'est 9 millions, ça fait 7 millions et demi à peu près de terrain non irrigués, et qui devraient constituer, disons, l'objet également d'un effort véritable pour l'agriculture, mais aussi pour les parcours, l'élevage et aussi pour les forêts. Tout cela va ensemble. Il faut des plans, disons, qui concernent toutes ces surfaces-là pour pouvoir assurer la souveraineté alimentaire dont tu parlais tout à l'heure.

Habib - Le changement climatique. Est-ce que c'est un véritable risque ? Est-ce que c'est un discours ?

Abdallah - Non, ce n'est pas un discours. C'est un véritable risque. D'ailleurs, nous le vivons, cette année.

Habib - Tu le vois ?

Abdallah - Oui, on le voit, oui bien sûr. Bientôt, c'est ce qui était arrivé en 1981-1985, qui était aussi une période de sécheresse, j'étais en voiture, je revenais d'Essaouira, quelqu'un m'a arrêté sur la route et il m'a dit qu'il avait six ou sept enfants. Est-ce que je voulais en prendre un ?

Habib - C'était quand ?

Abdallah - C'était dans ces années-là, 81-85. C'est ce qui risque d'arriver cette année.

Habib - Et tu crois que c'était sincère ? Il voulait vraiment ?

Abdallah - Certainement. Parce qu'on parlait surtout des gens qui abandonnaient leur bétail dans des souks. Mais là, c'est les enfants. Et donc, c'est des choses qui peuvent arriver cette année. Alors, c'est quelque chose qu'il faut prendre très au sérieux, évidemment.

L'année dernière, par exemple, on a eu une récolte de 93 millions de quintaux. Cette année, on risque d'avoir à peu près 30 millions. Mais dans les projections budgétaires, on a compté, je crois, autour de 50 millions. Mais là, il va falloir réviser ce budget, puisqu'il ne va pas correspondre à la réalité de cette année. On a toujours dit qu'il faut accorder la priorité aux céréales, parce que c'est la base de la vie rurale, et de la vie pas seulement rurale, mais évidemment citadine aussi. Parce que c'est l'aliment principal, ça on l'a toujours dit. C'est pour ça que même dans l'irrigué, il faut voir la part à donner aux céréales, il faut la réviser.

Habib - C'est possible ? Il faut faire marche arrière maintenant ?

Abdallah - Ce ne serait pas une marche arrière, ça serait une conversion, tout simplement. Mais bien entendu, il y a des intérêts qui sont en jeu, notamment des grands producteurs de fruits, de légumes, choses comme ça. Fruits, légumes qui sont plantés pour l'exportation.

Habib - Oui, bien sûr. Une dernière question pour conclure, Abdallah Herzanni, le chercheur, le militant politique à un certain moment, l'engagé toujours. Est-ce que tu peux, c'est une question un peu bête, pardon, mais voilà comme ça, comment tu vois l'avenir du Maroc ? Comment tu le vois ?

Abdallah - Je me suis toujours dit depuis pas mal de temps que nous avons plus de chance que nos enfants. Ça je me le suis dit, je suis à peu près certain, parce que nous l'avons vécu dans nos familles. Nous savons qu'il y a beaucoup d'enfants, d'adolescents, maintenant qui sont à la recherche d'emplois, qui n'arrivent pas à en trouver pour telle ou telle raison. Nous savons qu'ils ont été moins bien instruits qu'à notre génération. Et donc, ça fait peur. Est-ce qu'il y aura un sursaut ? Dans quel sens ? La réponse est difficile. Je ne peux pas répondre facilement à cette question. Parce que je crois que pour arriver malgré tout à faire face au problème du changement climatique et tous ces effets, parce que maintenant c'est le problème central, le problème fondamental, s'il n'y a pas un véritable développement humain, puisqu'on parle de développement humain. Tout le monde parle aujourd'hui de développement humain, mais il faudrait que ce soit un véritable développement humain. Ce qui suppose que les dirigeants sont tout à fait dévoués à atteindre un certain niveau de vie potable et de faire tout le nécessaire pour ça. Avec la société bien entendu. Maintenant, c'est un peu banal ce que je dis. Mais en fait, s'il n'y a pas cette volonté d'arriver avec la société, à un stade où chacun pourra, disons, profiter de la vie, ne serait-ce que de façon modeste mais quand même acceptable. Si on n'y arrive pas, on perdra tout, je pense.

Habib - J'ai, juste une petite dernière question, elle est un peu brutale. Est-ce que tu penses, aujourd'hui, que tu as été utile ?

Abdallah - Est-ce que j'ai été utile ? Je crois que j'ai été utile pour les étudiants. J'ai été utile aussi pour ma zone, même si ça a été un peu ingrat, parce qu'il y avait beaucoup de litiges, c'était difficile de pouvoir dissiper tout ça, et je pense qu'au total j'ai été utile et je dirais même que j'étais tellement utile que je suis devenu inutile dans la zone. Ça, c'est l'espoir du bon animateur, si tu veux, du bon développeur quand il travaille avec des gens. C'est qu'il apporte son soutien, mais après, il se retire. Quand il voit que ça a réussi, il s'en va.

Habib – Merci beaucoup Si Abdallah !